
Marie-Odile Beauvais

Le Secret Gretl

Éditeur: Librairie Arthème Fayard

Parution: août 2009

Responsable cessions de droits:

Carole Saudejaud

csaudejaud@editions-fayard.fr



© Christine Tamalet / Librairie Arthème Fayard

BIOGRAPHIE Née à Paris, Marie-Odile Beauvais a passé son enfance et sa jeunesse à Pavillons-sous-Bois dans la Seine-Saint-Denis. Elle a consacré sa vie à lire, à écrire, et, en gourmande impénitente, à faire la cuisine. Outre un long séjour à Vienne, elle voyage surtout en Italie. Venise et Turin lui manquent souvent. Elle a été hôtesse d'accueil aux salons de l'aéronautique et de la machine-outil, marchande de fruits et légumes, actrice dans un feuilleton pour la télévision autrichienne, préceptrice de lettres, cuisinière, journaliste.

PUBLICATIONS *Proust vous écrira*, Léo Scheer, 2004 ; *Discretion assurée*, Léo Scheer, 2003 ; *L'Été de Loulou ou les Plaisirs du jeune âge*, NiL Éditions, 2001 ; *Égoïstes*, Denoël, 1999 ; *Les Forêts les plus sombres*, Grasset, 1996.



«Ma grand-mère me tendait la photo d'une jeune femme. "C'était le premier amour de Paul, ton grand-père, m'apprit-elle. Elle était allemande. Ils ont eu une fille." Elle me livrait un secret de famille sans avoir l'air d'y toucher. [...] J'ai lu les lettres. Le jeune Paul, en service militaire, promettait à sa fiancée enceinte de venir la chercher à sa première permission. Il était déjà trop tard. "La guerre les a séparés." La phrase de ma grand-mère disait l'évidence. Elle ne disait pas tout. J'ai mené l'enquête. Je suis écrivain. Les écrivains inventent des histoires parce qu'ils sont obsédés par la vérité.»

Deux guerres mondiales vont séparer un père et sa fille, placés sans le vouloir dans deux camps opposés, en un tragique effet de symétrie.

En d'autres temps, Gretl aurait pu incarner l'Europe. Née en 1915, elle n'incarnera que les défaites du XX^e siècle.

En appliquant à l'Histoire une grille de lecture moderne et littéraire, Marie-Odile Beauvais nous fait entrer dans les pensées ordinaires de ces jeunes Allemands qui grandirent dans un pays vaincu avant d'entrer en vainqueurs dans Paris. Malgré la guerre, pas un coup de feu ne résonne dans ce roman. La tragédie est ailleurs, dans la douleur sourde que porte en elle toute revanche, dans la honte inavouée de vivre en conquérant dans un lieu qui vous a conquis. Mais surtout en Gretl, ce personnage inoubliable, que sa naissance avait déchirée d'avance, et que la vie n'a certes pas raccommodée.

Mon grand-père est revenu de Bavière. Il a apporté une boîte fermée par un ruban. Le papier de soie faisait le bruit du vent, gonflait, la jupe, les manches ballon. C'était pour moi. Il appelait ça un Dirndl. Une panoplie de petite fille allemande. Il ne manquait rien. La robe imprimée de fruits rouges, le tablier, les accessoires. J'aurais voulu m'habiller comme ça tous les jours.

Ma mère n'aimait pas, « Non, tu ne vas pas te déguiser en petite Eva Braun ». Je ne savais pas ce qu'était une *petitévabrône*. Je portais le Dirndl pour mon grand-père. Il me regardait, ne voyait que moi, Dirndl ou pas. Quand nous étions seuls, il me racontait une histoire, toujours la même, celle de Hansl et Gretl. Murs de nougat, matelas de pain d'épice, dalles de caramel.

Il allait souvent en Allemagne pour ses affaires. D'habitude, il me rapportait des jouets, pas des vêtements. La famille hérisson ou des animaux mécaniques – l'ours jouait des cymbales, le singe pédalait sur un tricycle.

Avait-il choisi ce costume seul ? Qualité et sobriété lui tenaient lieu de goût. Les règles du désassorti, ces hasards artificiels qui président à la composition d'un Dirndl, lui étaient inconnues. Qui avait composé une panoplie de petite fille allemande ?

Fleurs, rayures, carreaux, souliers à boucle d'argent, feuilles de chêne, glands en dents de lait de faon. Cadavre exquis d'habit.

Je n'aime pas les prénoms composés. Le mien était destiné à lui faire plaisir. Marie, parce qu'il était croyant et pratiquant, Odile, parce que c'est une sainte de son pays, l'Alsace-Lorraine. Le baptême avait guéri Odile de sa cécité. Quand l'évêque de Ratisbonne a fait couler de l'eau sur son visage, ses paupières se sont ouvertes et elle a vu. Aujourd'hui, je reviens de Ratisbonne, la ville de Gretl. Je voulais voir, je voulais savoir. Je ne savais pas quoi.

Un dimanche, quelques années avant sa mort, ma grand-mère Suzanne m'a attirée dans sa chambre. Elle a fermé toutes les portes derrière nous. Elle a ouvert un tiroir, m'a tendu une grande enveloppe ficelée avec des nœuds serrés.

«Tiens, prends, c'est pour toi. Ton grand-père a eu une fille en Allemagne, pendant la guerre, la première, quand je ne le connaissais pas encore. Il me l'a dit tout de suite, quand on s'est vus en dehors du bureau. C'était chez Brocco, le salon de thé près de la place de la République. Je lui ai demandé pourquoi il avait l'air triste, souvent, tu sais, son air absent. Il m'a dit : "C'est parce que je pense à elle." J'étais désespérée, j'ai cru qu'il aimait une autre fille : "Non, ce n'est pas ce que vous croyez, c'est ma fille, Margarethe, ma fille d'Allemagne, ma petite Gretl. Elle a sept ans. Je l'ai perdue avec la guerre. Je ne l'ai vue qu'une fois dans ma vie."»

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

— Je ne pouvais pas, il a eu trop de peine.

— Après, il l'a revue sa fille ?

— Oui, mais quand elle était grande. Moi aussi, je l'ai vue.

— Elle était comment ?

— Jolie. Tu n'as qu'à regarder, il y a sa photo dans l'enveloppe, pas comme ça, tu vas tout déchirer, prends des ciseaux. »

J'ai vidé l'enveloppe sur le lit. Sur une des photos, deux jeunes filles. L'une penchait sa tête sur l'épaule de l'autre.

«C'est laquelle ?

— La plus belle. L'autre c'est Erni, sa demi-sœur. C'est écrit au dos.

— Elle parlait français ?

— Oui, mais tout est écrit en allemand. Là-dedans, il y a peut-être des choses que je ne sais plus, des choses que j'ai oubliées ou qu'il ne m'a pas dites. Tu sais bien que l'allemand, pour moi, c'est du chinois. »

[...]

Après la levée du secret, je n'ai pas recherché Gretl. On ne cherche pas une morte. Il y a quelques années, à l'occasion d'un rangement de printemps, le dossier est réapparu. L'enfant et la jeune fille perdues à travers les pochettes translucides me regardaient. Gretl au cours du temps n'avait que deux âges et deux visages – cinq et vingt ans. Entre les mots et les images, comment composer une suite séquentielle ? Qui était Gretl ? Qu'est-ce que je savais d'elle ? Sa date de naissance, son nom, Mühldorfer, le nom de jeune fille de sa mère, Fischer, et une adresse à Ratisbonne en 1937. Mozart parle de cette ville dans une lettre à sa femme le 28 septembre 1790 : « À Ratisbonne, nous avons somptueusement déjeuné, nous avons une musique de table divine, un service à l'anglaise et un vin de Moselle excellent. » Cette ville ne célébrait pas que la

douceur de vivre et les belles manières. Nabokov signale une autre de ses spécialités : jusqu'en 1918, les condamnés à mort y étaient exécutés à la hache et en public.

Par Internet, je consulte le bottin de Ratisbonne. Je relève douze adresses au nom de Mühldorfer. Les deux femmes et les dix hommes qui portent ce nom vont recevoir une lettre où je raconte l'histoire de Gretl. Je mets un jour entier à la composer. Mes déclinaisons sont incertaines, le correcteur orthographique allemand est indulgent. Il ne relève pas de fautes. J'en suis fière comme Artaban. « Fier comme Artaban », c'était une expression de mon grand-père. Je ne savais pas qui était cet Artaban que je soupçonnais de présumer de ses compétences. À ma lettre, je joins les photocopies de la photographie de Gretl jeune fille et d'une lettre de son père adoptif. Je n'ai pas choisi celle de 1937 où il parle des lois raciales pour demander les certificats de baptême. Encore moins celle où il se réjouit d'avoir applaudi « *unseren herrlichen Führer* » (notre magnifique Führer) – je ne veux effaroucher personne. J'ai choisi une de celles de 1919 où il soutient que l'enfant ne doit rien savoir de sa naissance. Pour avoir plus de chances de recevoir une réponse, je soigne la présentation ; papier vergé, enveloppes assorties, timbres de collection. Je termine mon exposé par trois questions. Avez-vous entendu parler de Margarethe Mühldorfer ? Qui était-elle ? Qu'est-elle devenue ?

Silence. Gretl ne s'est pas volatilisée en 1945. Elle existe quelque part. Dans un dossier, dans un registre, dans une tombe.

Tant de lettres à toutes les administrations allemandes, tant d'attentes, tant de coups de téléphone inutiles à tous les Mühldorfer de Bavière et du Bade-Wurtemberg, tant de visites aux archives, à l'état civil, et tant de fins de non-recevoir. Mes interlocuteurs seront le plus souvent dissuasifs et méfiants. Certains me répondront avec réticence. Quelques-uns me prendront pour une chasseuse de nazis – ce sera ma seule gloire. Pour elle, j'ai parcouru l'Allemagne, de Baden-Baden à Ratisbonne, de Munich à Rothenburg, de Göppingen à Landau, de Stuttgart à Berlin. Pour elle, j'ai suivi des pistes qui ne menaient nulle part et je suis revenue sur mes pas. Pour elle, j'ai écrit des dizaines de lettres sentimentales, à l'allemande, accompagnées de photocopies pathétiques – la mèche de cheveux, la photo de la petite fille triste, la lettre où Gusti demande pardon à Paul. Certains envois ont fini par faire effet. Je ne serai jamais de sa famille. A-t-elle eu une famille ? Pas à pas, avec le temps, je suis arrivée jusqu'à elle. Gretl m'attendait à travers l'éloquence des registres d'état civil. En Allemagne, le secret de la vie privée, maintenant si bien gardé, est levé pour les morts – à condition de le poursuivre avec insistance. J'aurais pu faire mieux. Il aurait fallu commencer plus tôt. Je suis rarement en avance. Pour elle, j'ai passé du temps avec des personnes que je n'aimais pas et qui ne l'aimaient pas. J'ai écrit « pour elle ». C'est faux, ce n'était pas pour elle. C'était pour moi.